

QU'EST-CE QUE LES TRENTE GLORIEUSES ? QU'EN PENSER ?

par Dominique Lejeune, Prof Dr Dr

Avec les Trente Glorieuses (1945-1974) la France entre dans l' « ère de la consommation de masse », de la fameuse croissance, de la « société d'abondance », de l'essor des services, etc. Jean Fourastié a écrit, en définissant en 1979 la période, « ces trente années sont glorieuses » mais on verra que le point de vue de Jean Fourastié est beaucoup plus nuancé qu'on ne l'a généralement dit.

Les Trente Glorieuses **sont loin d'être heureuses pour tous** et l'œuvre de l'abbé Pierre est bien connue. Pas ce soir de souvenirs ni de culture en serre de la nostalgie ! Au contraire, une tentative de véritable **histoire, globale, d'une nation et d'une société**, dans leurs variétés, celle, par exemple, des conditions féminines, une histoire avec ses césures, ainsi le « tournant » de Mai 68. Il est proposé de réfléchir sur la vie et l'histoire de la génération du baby-boom, en un temps où la France est l'un des rares pays européens à maintenir sa démographie, à faire fonctionner une protection sociale de qualité et l'ascenseur social. Tout cela avec l'obsession rhétorique chez les contemporains du « retard français » et des « records », avec l'idée naïve d'une « croissance à la française », évitant les travers américains.

Loin des usages éculés de « croissance » et « France moderne », on retrouve une France encore largement rurale, celle du film *Jour de fête* de Jacques Tati, mais il s'agit d'une ruralité qui se transforme à vive allure, trop vite sans doute. Dans toute la nation des inégalités sociales se renforcent, les expressions et industries culturelles illuminent comme un feu d'artifice, des transformations environnementales très importantes se produisent et une contestation écologique naît pendant les Trente Glorieuses, contrairement à ce qu'on pense souvent.

Et la France de la IV^e et de la V^e République, gaullienne et pompidolienne, reste inéluctablement ancrée dans le capitalisme libéral et semi-dirigé, en temps de Guerre froide, de décolonisation et de Françafrique, un temps brutalement clos par la grande dépression de la fin du siècle dernier.

I. CROISSANCE ÉCONOMIQUE ET SOCIÉTÉ DE CONSOMMATION

On verra dans l'ouvrage :

- le 1.1. (Une économie appauvrie qui se relève, 1945-1955), le 1.3. (Une société qui sort de la pénurie, 1945-1955)
- surtout le 2.1. (Croissance soutenue et « grandes réalisations », 1955-1968), le 2.3. (La société de consommation bat son plein, 1955-1968)
- le 3.1. (**Dans l'économie française..., en le transformant en « toujours les 30G »**), le 3.3. (Société et culture des *sixties* et *seventies* à la française)

II. JEAN FOURASTIÉ ET SON NÉOLOGISME, BEAUCOUP PLUS NUANCÉS QU'ON NE L'A GÉNÉRALEMENT DIT

□ Jean Fourastié, en 1979, dans un ouvrage éponyme qui devait connaître un grand retentissement, **formula l'expression de Trente Glorieuses** pour désigner la période 1945-1975, à l'image des formidables transformations dont avait bénéficié un village du Quercy : « ces trente années sont glorieuses ». Certains firent de la formule, inspirée par les Trois Glorieuses de juillet 1830, dont désormais plus de trente ans nous séparent, une caricature, mais le point de vue de Fourastié est beaucoup plus nuancé qu'on ne le dit généralement, nous y reviendrons longuement.

□ Jean Fourastié (1907-1990), élève du collège oratorien de Juilly puis Centralien, d'abord statisticien des assurances, membre du cabinet d'Yves Bouthillier à Vichy, mais aucunement engagé dans la Révolution nationale, devient dans les années 50 un grand penseur de l'économie et le père de l'expression de « Trente Glorieuses ». Il appartient « à une génération d'ingénieurs économistes marqués par la dépression des années 1930 et ses réflexes malthusiens et déflationnistes. Parallèlement, il se construit progressivement, avant 1945, une légitimité d'expert en assurances et en comptabilité, avant de remettre en cause l'économie politique traditionnelle. » (Régis Boulat ¹)

□ Son premier ouvrage, un « Que sais-je ? » de 1945, ***L'Économie française dans le monde***, **avait commencé par une longue salutation intellectuelle d'Alfred Sauvy, qu'on peut résumer par : « la France aura 39 millions d'habitants en 1960 »** (multiples seront par la suite de l'œuvre les « salutations » d'Alfred Sauvy). Le point de départ de sa carrière de « moderniste pédagogique » est en effet triple : le déficit démographique de la France, son retard économique et l'ignorance profonde des Français. D'où le double recours, explicite dans le premier cas, à une collection des PUF sous-titrée « Le point des connaissances actuelles » et à la collaboration de Henri Montet, chargé d'études au ministère des Finances. Il annonce son futur « Que sais-je ? sur La Productivité par le chapitre II (« Le rendement du travail humain et l'énergie mécanique ») et un autre par le plan suivi, par secteurs de la population active. *L'Économie française dans le monde* a de bonnes critiques et Jean Monnet demande dès 1945 à Fourastié de rejoindre son « club des optimistes » (**le commissariat au Plan, il s'y occupe de productivité et fait plusieurs missions aux États-Unis**). Bénéficiant de plusieurs rééditions *L'Économie française* est abondamment utilisée par de nombreux manuels de géographie des années 50 et 60...

¹ R.Boulat, *Jean Fourastié, un expert en productivité. La modernisation de la France (années trente-années cinquante)*, Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2008, 460 p. & R.Boulat, « Jean Fourastié ou le prophète repent », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, juillet-septembre 2006, pp. 111-123, nettement plus critique ; sa contribution dans J.-P.Chamoux dir., *Comment retrouver croissance et emploi ? Modernité de Jean Fourastié*, Publisud, 2008, 223 p., pp. 59-80.

□ Peu après Jean Fourastié publie, toujours aux PUF, une plaquette de 32 pages destinée aux spécialistes, *Esquisse d'une théorie générale de l'évolution économique* contemporaine ¹, dans laquelle il formule volontairement des « hypothèses », avec une « théorie de la production et de la consommation », une « théorie de la monnaie et des prix », une « théorie de la population » et une « théorie des crises ».

□ Le grand public est à nouveau visé par *La civilisation de 1960*, « Que sais-je ? » de 1947 au titre calqué sur un titre de Colin Clark, qui avait été pour lui une véritable découverte, grâce à Robert Marjolin ; **c'est un très gros succès**, réédité en 1982 sous le titre *La civilisation de 2001* et Fourastié le qualifia de « livre principal » dans les rééditions de son « Que sais-je ? » sur *La Productivité* (introduction). Les louanges de l'australien Colin Clark sont explicites dans un article des *Annales ESC* (vol. 4, n° 1, 1949, pp. 52-64), très historiographique, titré « Les nouveaux courants de la pensée économique » et se terminant par l'« école concrète contemporaine ».

□ **La même année 1949 Fourastié s'adressa** à nouveau au grand public dans *Le Grand Espoir du XXe siècle. Progrès technique, progrès économique, progrès social*, qui devait être tiré à plus de 300 000 exemplaires au total et bénéficier de plusieurs traductions et rééditions (la dernière par sa fille Jacqueline, chez Gallimard, en 1989). Il calque le titre sur celui de Mounier (*La Petite Peur du XXe siècle* ²), souligne le rôle majeur du progrès technique, reconnaît explicitement l'influence de Colin Clark et de ses trois secteurs de la population active (1940), fait de la prospective, s'étend sur les notions de prix réel et de pouvoir d'achat. **Aveu négligé par beaucoup d'historiens, dans sa postface de 1989, Fourastié reconnaît que les facteurs autres qu'économiques** sont très importants 40 ans après la première édition. Mais il a beaucoup de mal à caractériser la crise de la fin du XXe siècle...

□ En 1950, nouveau « Que sais-je ? », *Les arts ménagers*, écrit avec sa femme mais définissant l'objet très largement, comme « ensemble des techniques qui, dans le cadre du foyer familial, permettent de soutenir la vie physique, d'alimenter la vie intellectuelle et d'étudier l'évolution du comportement humain dans la vie privée, dans la vie sociale et dans l'activité professionnelle » ³.

□ Le plus centré sur la révolution industrielle des ouvrages de Jean Fourastié sort aux Éditions de Minuit en 1951 (plusieurs rééditions), c'est le fameux *Machinisme et bien-être. Niveau de vie et genre de vie en France de 1700 à nos jours*. Il reprend en partie les « Que sais-je ? », salue encore Alfred Sauvy (dans son introduction, p. 129), loue le film *Farrebique* de Georges Rouquier p. 21, critique Duhamel et Huxley, est très antimarxiste et

1 Analysée par Olivier Dard dans S.Berstein & P.Milza dir., *L'année 1947*, Presses de Sciences Po, 2000, 531 p., pp. 93 & suiv.

2 Emmanuel Mounier, *La Petite Peur du XXe siècle*, La Baconnière/Seuil, coll. « Les Cahiers du Rhône », 1948, 157 p.

3 *Op. cit.*

antisocialiste, très « guerre froide » si l'on veut et conclue que le moteur de la croissance économique n'est pas l'accumulation du capital mais le progrès des techniques.

□ En 1952, Jean Fourastié consacre un volume, qui connaîtra plusieurs rééditions et de nombreuses traductions, de la collection « Que sais-je ? », aux Presses universitaires de France, à *La Productivité*, terme défini par Littré à la fin du XIXe siècle comme la faculté de produire. Il y insiste dès le chapitre II, après un point de départ double qui est la constatation de l'ignorance des Français et leur retard sur Soviétiques et Américains, sur la distinction entre les secteurs de la population active. Comme tous les livres de Fourastié, celui-ci est orienté, au moins dans les chapitres de la fin, vers les notions de progrès et d'**avenir**.

Fourastié est bel et bien très centré sur la productivité, forme de technocratie héritée des années 30, de Vichy et de la Libération, très en vogue au début des années 50, qui voient la naissance d'un Comité national de la Productivité (public), d'une Commission de la Productivité au sein du CNPF (dès 1949) et d'une Association française pour **l'accroissement de la Productivité** (AFAP, privée) : c'est à ce titre qu'il a rejoint le Plan, à l'appel de Jean Monnet.

□ L'autre public de Jean Fourastié, en l'occurrence celui des cours de Sciences Po, avait suivi ce qui donne, en 1952 toujours, *Le Progrès technique et l'évolution économique*, gros polycopié des Cours de droit, présenté dans les premières lignes comme « un cours de combat », à destination de l'« homme moyen ». L'auteur se montre beaucoup plus pédagogique d'une part, « philosophique » d'autre part, que dans ses livres véritables, qu'il cite plusieurs fois ; il revient longuement sur la productivité et a quelques aphorismes typique du « grand espoir » du siècle, comme « Tout homme est maintenant capable de faire progresser la science »¹.

□ **Il fallut attendre 1965 et surtout une évolution capitale de la pensée de l'auteur pour un nouveau livre, *Les Quarante Mille heures*². 40 000 heures ? la durée totale de travail d'une vie humaine, dans l'avenir, grâce au progrès de la productivité ; beaucoup de prospective et une annexe finale, reprenant le texte d'un article publié en 1962 dans la revue La Table ronde : « Réflexions sur les conditions de la prévision ».** Certes, mais grande est **la déception de Fourastié devant l'homme livré à la société de consommation : c'est l'époque où, participant aux travaux de la commission du Ve Plan, il commence à extérioriser son pessimisme critique.**

□ À nouveau un long silence livresque, rempli par les interviews et la publication d'articles et **en 1979 sort chez Fayard l'ouvrage éponyme qu'il faut bien comprendre, *Les Trente Glorieuses ou la révolution invisible de 1946 à 1975***⁽³⁾. Le point de départ est l'observation des transformations du village de Douelle, en Quercy, entre 1946 et 1975, il se conclue par « ces trente années sont glorieuses. Elles ont résolu des problèmes tragiques et

1 Pages 74 & suiv.

2 Robert Laffont (plusieurs rééditions, dont Éditions de l'Aube, 2007, 249 p.

3 Plusieurs rééditions également, dont une avec préface de Daniel Cohen.

millénaires — quoiqu'elles soient loin d'avoir résolu tous les problèmes tragiques et millénaires de l'humanité : quoique même elles en aient fait naître de nouveaux, qui ne se posaient pas dans un monde où les hommes étaient pauvres et impuissants. » : le point de vue de Jean Fourastié est donc **beaucoup plus nuancé qu'on ne le dit généralement**. Plus loin (p. 189) il développe un « envers » du *Grand Espoir* : « Le grand espoir du XXe siècle annonçait dès 1948 le progrès économique et social des années 1946-1975, ses moyens et ses modalités essentielles, alors que Les trente glorieuses ont à décrire les mêmes événements, mais après leur réalisation effective et leur enregistrement par l'histoire. » Au-delà des très nombreuses « piques » contre d'autres auteurs (y compris Simone de Beauvoir) et de l'autosatisfaction (il explique les Trente Glorieuses par... tout ce qu'il a prôné au cours de sa vie, hausse de la productivité par exemple), il faut retenir les **grands traits de l'évolution (chap. I) des Trente Glorieuses** : l'augmentation de la population, l'allongement de la durée de la vie, l'industrialisation, la réduction du temps de travail, le progrès du niveau de vie, le confort, l'évolution des trois secteurs de la population active, l'augmentation des dépenses de santé, de l'encadrement médical, les changements de la condition féminine (vus de façon fort traditionnelle et misogyne !), la scolarisation accrue, les progrès des dépenses de loisirs, les changements dans l'habitat, la croissance urbaine, l'étalement des villes, qui consomme énormément d'espace, l'augmentation du pouvoir d'achat : « la nation de 1946 ressemble plus à celle de 1700 qu'à celle de 1975 » (p. 47) et, au fond, est né un « homme nouveau » (p. 177). Formule souvent citée, « en 1946 un agriculteur nourrissait (mal) 5 à 6 personnes, tandis qu'en 1975 un agriculteur en nourrit (très bien) 26. » (p. 42). Ajoutons quelques points : Fourastié est dans ce livre très antisyndical, il pense que la crise va durer, envisage à plusieurs reprises la fin des Trente Glorieuses, mais avec des raisonnements assez flous, et, chose étonnante, il parle très peu de **l'Europe** en train de s'unifier économiquement. Concluons sur l'idée que Jean Fourastié est en fait assez nuancé sur les Trente Glorieuses, contrairement à ce qu'ont caricaturé certains recenseurs et historiens, écrivant par exemple, page 175 :

« de 1946 à 1975, la France a largement réalisé ce qui était l'essentiel du grand espoir du XXe siècle : l'élévation du niveau de vie du peuple et notamment des plus pauvres. [...] Il est donc dès aujourd'hui évident que "les trente glorieuses" **n'ont pas apporté que des bienfaits, à l'humanité en général et à l'homme en particulier. Quantité de conséquences imprévues, d'invités inattendus** sont survenus à la suite des actions, menées par les hommes du XIXe et des trois premiers quarts du XXe siècle, pour le progrès économique et social ». Et **Jean Fourastié rappelle qu'il a signalé ce phénomène des invités inattendus** dans ses *Quarante Mille heures* du début des années 60.

□ Une sorte de livre-bilan, de testament, avec beaucoup de reprises de passages, voire de chapitres entiers, déjà publiés, sortit en 1987, ***D'une France à une autre. Avant et après***

les Trente Glorieuses. Signé aussi par sa fille Jacqueline, née en 1937, le livre est beaucoup plus moralisant et conservateur que les précédents.

III. LES CRITIQUES DES TRENTE GLORIEUSES, CRITIQUES DES CONTEMPORAINS ET « UNE AUTRE » HISTORIOGRAPHIE

□ **Beaucoup d'objections à la geste modernisatrice des Trente Glorieuses ne sont** sans doute pas des « exceptions qui confirment la règle » et elles ont été marginalisées. Critiques « étymologiques » des Trente Glorieuses, ATD-Quart Monde est fondée... en 1957, les **Compagnons d'Emmaüs** et les pauvres existent dans la France des sixties et ils sont évoqués par Paul-Marie de La Gorce en 1965 dans *La France pauvre : la société française reste inégalitaire*. Le journaliste La Gorce cogne fort : non seulement ces « millions d'hommes et de femmes » pauvres sont « les ombres de la France riche », du « nouveau dieu » qu'est l'expansion, mais les immigrés sont les « parias de la nation ».

□ Les critiques se manifestent précocement, dans la presse, les clubs automobiles, voire l'opinion publique, contre la multiplication des accidents de la route (5 548 morts en 1953, soit 15 par jour).

□ Puis il y a découverte ou redécouverte des problèmes environnementaux, s'attaquant à la santé des habitants et des animaux : les méfaits du tabagisme, **l'amiante**, dont les ravages sont connus depuis la Belle Époque, mais qui est beaucoup plus utilisée après la Deuxième Guerre mondiale qu'avant, les atteintes pulmonaires, celles de la silicose, les marées noires, les molécules utilisées dans la chimie, l'agriculture, les médicaments, etc.

□ Lucide et global, dès le premier numéro (mai 1958) de la revue *Prospective*, pourtant lancée par des « planistes », un article note : « Nous sommes dans la position d'un individu qui aurait trouvé un trésor et qui le gaspillerait sans aucune prévision de l'avenir ; nous consommons presque sans aucune mesure d'économie le charbon et le pétrole que nous n'avons que le mal d'extraire et non de produire. » Les dégâts du progrès sont dénoncés par la CFDT et la CGT, alors que longtemps les centrales syndicales avaient considéré que les ressources naturelles devaient être mises coûte que coûte au service de l'humanité ; surtout dans les années 60 cédétistes et cégétistes protestent contre le coût social de l'industrie nucléaire, le nucléaire étant une nouvelle forme de modernisme et de travail, contre les risques juste après l'explosion de la raffinerie de Feyzin (4 janvier 1966), plusieurs paragraphes sont concernés dans le rapport du secrétaire général lors du congrès de la scission de la CFTC (1964), il y a un souci nouveau des conditions de vie, etc.

□ Il faut dire que les usines et les hauts fourneaux tournent à plein régime, que le nombre **d'automobiles** s'est accru et est souvent pris pour symbole des Trente Glorieuses, que la circulation des camions, presque tous au diesel désormais, s'est accrue aussi, que les locomotives à vapeur ont été largement converties au fioul ou remplacées par des

locomotives diesel. Joue aussi **l'exemple londonien**, où le Great Smog de décembre 1952 a provoqué des milliers de décès, on le sait assez complètement en France. En 1958 le ministre des travaux publics avait institué un Comité d'études contre la pollution de l'atmosphère par les **fumées d'automobile** (toujours le mot de « fumée », comme au siècle précédent...). Dans les années 60 des campagnes officielles contre la pollution atmosphérique visent l'habitation et les foyers domestiques, en faisant la chasse aux installations de chauffage défectueuses, et il est vrai que l'un des contrastes principaux entre le Paris (ou le Londres) des années 50, le Paris mis en scène par Doisneau si l'on veut, et la physionomie actuelle est la disparition de la noirceur, due pour l'essentiel au chauffage urbain. L'automobile, quant à elle, reste plutôt source de danger qu'elle n'est considérée comme un facteur de pollution. Le même Paris Match qui, le 23 novembre 1963, lance une violente mais brève campagne pour l'eau propre, au cri de « Les rivières de France sont une insulte à l'hygiène ! », réclame des milliers de kilomètres d'autoroutes et la voiture à Paris !

□ Les contre-arguments à la saga officielle et à la croissance sont multiformes.

L'épopée agricole est nuancée par Jean Chombart de Lauwe (professeur à Grignon), qui souligne le danger de domination de l'agriculture par l'industrie agro-alimentaire, faisant de l'agriculteur un « travailleur à façon » et l'inégalité des revenus des exploitants agricoles.

□ Un volet important est la **résistance aux projets d'aménagement de Paris et de sa région. C'est la résistance à l'application du Schéma directeur d'aménagement et d'urbanisme de la Région parisienne (SDAURP, 1965), enfant des idées d'Eugène Claudius-Petit**, pour lequel l'État doit ordonner l'espace, en construisant plus haut (les tours), plus grand (les barres), plus loin (la grande banlieue), en définissant des axes, des pôles et des zones... Certes une politique d'espaces verts, dont des bases de loisirs, a vu le jour dès 1960, mais elle est la « réponse » officielle aux « besoins » des habitants, révélés par des enquêtes et l'ouvrage capitale de Joffre Dumazedier, *Vers une Civilisation du loisir ?* (1962). Qui proteste ? Les artisans et industriels qui refusent de quitter la capitale, soutenus par Alain Touraine, les personnes âgées insolvables vis-à-vis des quartiers rénovés, les habitants de Noisy-le-Grand dressés contre le projet de Marne-la-Vallée (une des cinq villes nouvelles de la région parisienne, avec Cergy, Saint-Quentin-en-Yvelines, Evry et Melun-Sénart), les agriculteurs contre le projet de Cergy-Pontoise (1967) et le centre atomique du plateau de Saclay. Qui critique ? Certains maires et conseillers généraux visant Saint-Quentin-en-Yvelines (1967) ou Évry (Corbeil-Essonnes sort du projet), ou encore la nouvelle départementalisation de l'Île-de-France (1964), mais aussi les très officiels Cahiers de l'IAURP d'octobre 1964 qui démontrent que l'implantation de la Faculté des Sciences d'Orsay n'a pas eu d'effet d'entraînement sur les villes de Bures et d'Orsay.

□ Qui objecte au **projet d'Autoroute du Sud, la grande autoroute des Trente Glorieuses**, sans son Charles Trénet, une grande voie aboutissant à la forêt domaniale de Fontainebleau ou la traversant, puis le contre-projet la faisant passer dans le massif forestier des Trois -

Pignons ? Les Amis de la Forêt de la Fontainebleau (AFF), menés par André Billy (qui habite à Barbizon), les Eaux et Forêts, l'ANVL, l'Institut, le syndrome Nimby (Not in my back-yard, pas dans mon jardin), etc. Malgré une manifestation unitaire à Milly-la-Forêt (7 mai 1961), de Gaulle tranche en faveur du tracé des Ponts-et-Chaussées (l'actuel) et une sortie supplémentaire (celle d'Ury) sera même faite...

□ Le désir de protection de la nature est aussi le fait d'un Paul-Émile Victor (1907-1995) et du vulcanologue Haroun Tazieff (1914-1998). Ils sont parmi les très rares et timides premiers contestataires (avec *L'Auto-Journal* qui critique son étroitesse) du tunnel dit du mont Blanc, dont la route d'accès ravage la forêt du versant nord du massif, mais personne ne comprend que le trafic va bientôt être constitué de nombreux poids lourds, que la route d'accès sera pour eux très dangereuse à la descente, sans parler du risque d'incendie dans le tunnel.

□ Les Trente Glorieuses, pas forcément nommées, et la croissance consommatrice sont pourfendues par Boris Vian et *La Complainte du progrès*, Lanza del Vasto, Georges Bernanos, Georges Brassens, Roland Barthes et *Mythologies* (1957), Edgar Morin (*L'Esprit du temps*, 1958), Henri Lefebvre (*Critiques de la vie quotidienne*, 1946 **et 1961, deux tomes publiés par L'Arche**), les intellectuels personalistes Bernard Charbonneau (dans *Réforme*) et Jacques Ellul et Jean-Pierre Andrevon, auteur de science-fiction écologiste influencé par Barjavel. Le romancier René Barjavel (1911-1985) critique avec acidité les dégâts de la religion du progrès et de la civilisation mécanique, chimique et nucléaire, et il dénonce amèrement la frénésie reconstructrice. Citons de lui *Ravage* (1943), *Le Diable l'emporte* (1948), *Lettre ouverte aux vivants qui veulent le rester* (1978), et ses articles de la revue *Carrefour*, d'inspiration démocrate-chrétienne et le titre amer de son dernier essai, *Demain le Paradis*.

□ Dans *La Montagne* (1964), Jean Ferrat évoque l'exode rural, le formica et la malbouffe en ville, le bien manger dans les montagnes ardéchoises, etc. Jacques Tati, dans *Mon Oncle* (1958), brocarde les adeptes, parvenus et arrogants, de la modernité « gadget », dans laquelle rien n'est humain : la cuisine et l'usine Plastac des Arpel sont des « modèles » de modernité, opposés au « vieux quartier » et à la « vieille maison », centre-ville et fable traditionaliste dans lesquels vit l'oncle. Dans *Playtime* (1967) Tati présente un univers totalement différent de celui, exclusivement rural, de *Jour de Fête* et il critique l'urbanisation et la bureaucratie.

□ Guy Debord, chef de file des « situationnistes », anticipe dès les années 50 les dérives de la société marchande. Il porte lui-même à l'écran son principal écrit, *La Société du spectacle* (1967), en 1973.

□ À l'autre bout de l'échiquier politique, Bertrand de Jouvenel (1903-1987), le cadet des frères Jouvenel, ancien du PPF, compagnon néo-libéral des monarchistes, est un « futurologue écologiste » (Olivier Dard) : il invente l'expression d'« écologie politique » dès

1957 et dans ses piges économiques et dans son recueil Arcadie. Essais sur le mieux-vivre (1968), il revendique parfois un « juste équilibre » (« conscience écologique », protection de la nature, économies énergétiques, discipline de la croissance, etc.).

□ De beaucoup plus fort lectorat, Georges Perec publia en 1965 *Les choses*. Une histoire des années soixante (Julliard, 122 p., prix Renaudot), une transposition de *L'Éducation sentimentale*, un roman de désenchantement moderne, né de la confrontation entre la société d'abondance et la pauvreté des moyens financiers mis à la disposition du ménage d'enquêteurs, avec des accumulations mornes de « choses », à la Jules Verne, que Perec aimait beaucoup, mais beaucoup d'objets sont culturels et l'automobile est quasi absente, en réalité. Deux passages seulement (pp. 27-29 et 78) concernent vraiment la société de consommation pour laquelle Jérôme et Sylvie vont in fine faire de la publicité.

« Et pendant quatre ans, peut-être plus, ils explorèrent, interviewèrent, analysèrent. [...] Il y eut la lessive, le linge qui sèche, le repassage, le gaz, l'électricité, le téléphone. Les enfants. Les vêtements et les sous-vêtements. La moutarde. Les soupes en sachets, les soupes en boîtes. Les cheveux : comment les laver, comment les teindre, comment les faire tenir, comment les faire briller. Les étudiants, les ongles, les sirops pour la toux, les machines à écrire, les engrais, les tracteurs, les loisirs, les cadeaux, la papeterie, le blanc, la politique, les autoroutes, les boissons alcoolisées, les eaux minérales, les fromages et les conserves, les lampes et les rideaux, les assurances, le jardinage. Rien de ce qui était humain ne leur fut étranger. »

« Une enquête agricole les mena dans la France entière. [...] Ils traversaient le réfectoire des ouvriers, la gigantesque cuisine où s'affairaient quelques femmes, la salle commune au plancher jauni, où nul ne se déplaçait que sur des patins de feutre, avec sa cheminée imposante, le poste de télévision, les fauteuils à oreilles, les huches de chêne clair, les cuivres, les étains, les faïences. »

□ Si les hommes de lettres sont très présents, les hommes de science ne sont pas absents. Ainsi Jean Rostand (1894-1977) joua un grand rôle dans la montée du doute sur le bien-fondé de la modernisation à tout prix, en tant que biologiste, historien des sciences et moraliste, immédiatement alarmé par Hiroshima et Nagasaki. Il défendit en tout cela « l'espèce humaine », insérée dans la Nature, opposa la Science et le Mal (conférences de 1962), lutta très tôt contre l'armement nucléaire de la France, ce qui irrita fort de Gaulle et les gaullistes, et il prôna un monde uni et pacifique. Les Trente Glorieuses aux colonies ne sont pas oubliées, témoins la protestation d'agronomes, du Muséum, de l'anthropologue Théodore Monod, du géographe Jacques Richard-Molard, et de René Dumont (1904-2001), devenu critique, contre les conséquences dramatiques (érosion, disparition des cultures vivrières, abandon de terres, etc.) des plans de mécanisation.

□ Il y a tôt un volet antinucléaire, avec l'engagement précoce de Théodore Monod, de Lanza del Vasto, de Jacques-Yves Cousteau (1910-1997), de Jean Rostand, mais aussi les résistances locales contre usines et centres nucléaires (Saclay, Cadarache, Pierrelatte, Marcoule, la centrale nucléaire de Chinon, etc.) : riverains, agriculteurs, etc. Une manifestation est organisée à Pierrelatte (Drôme), l'usine d'uranium enrichi pour la fabrication de la bombe H, en octobre 1962. Oppenheimer est lu dès la fin des années 40,

présenté (honnêtement) dans *Paris Match* le 3 mai 1958, mais l'attitude d'abord prudente et/ou ambiguë de Joliot-Curie doit être notée. Le canular radiophonique de Jean Nocher le 6 avril 1946, annonçant une apocalypse nucléaire imminente, suite à l'échappement accidentel des « rayons alpha » d'un laboratoire, déclenche la panique. Deux appels sont à connaître : le Mouvement de la Paix lance l'Appel de Stockholm (18 mars 1950), qui reçoit le soutien de certains milieux chrétiens ; Bertrand Russell et Albert Einstein lancent un appel en juillet 1955, à la suite des essais thermonucléaires américains de 1954. Le « **lanceur d'alerte** » français fut le jeune physicien nucléaire Charles-Noël Martin, plus tard éditeur de Jules Verne : un article dans les *Comptes rendus de l'Académie des Sciences* de 1954, deux livres-dossiers percutants et pédagogiques, *L'Heure H a-t-elle sonné pour le monde ? Effets cumulatifs des explosions nucléaires* (1955) et *L'Atome maître du monde* (1956). Lors de sa création, la force de frappe, suscita un mouvement d'hostilité et une grande manifestation (27 novembre 1963), liguant la Communauté de l'Arche, la Fédération française contre l'armement atomique (FFCA), créée par le pasteur André Trocmé et le physicien Alfred Kastler, et d'autres. Il y eut des réactions africaines contre les essais nucléaires au Sahara l'Algérie indépendante s'opposa fermement à l'essai nucléaire d'In Eker prévu pour le premier anniversaire des accords d'Évian en mars 1963 (sic), il y eut des protestations contre le refus gaullien de signer le traité de Moscou (5 août 1963) interdisant les essais atomiques dans l'atmosphère, des oppositions aux silos atomiques du Plateau d'Albion (1965-1966, le poète René Char, par ex.), des oppositions aux essais atomiques français en Polynésie, dont les « marches antinucléaires » avec Jean Rostand, Claude Bourdet, Alfred Kastler, Théodore Monod, etc., une opposition au projet (octobre 1960) du CEA d'immerger des déchets radioactifs provenant de Marcoule en Méditerranée, à mi-chemin entre la Corse et la Côte d'Azur : Cousteau, élus locaux, etc. Au total, donc, une critique des Trente Glorieuses plus tôt qu'on ne le pense généralement, et même le très sérieux et précoce rapport Jacques Rueff-Louis Armand (juillet 1960) s'inquiéta des rigidités de l'économie, de l'inadaptation de l'administration et de la qualité de l'enseignement.

□ Mais cela concerna peu les milieux chrétiens, cf. Emmanuel Mounier, qui s'enthousiasme pour les sciences et la technique libératrices, pour le « nouvel âge industriel » émancipateur : les travailleurs seront dans l'avenir libérés et ils communieront harmonieusement avec la nature, « Le charbon recule devant l'électricité, demain devant l'atome. » (*Esprit*, 1948, ou *La Petite Peur du XXe siècle*). Dans la même veine on peut citer le physicien catholique Louis Leprince-Ringuet, de l'Académie des Sciences, qui dirige et préface un gros ouvrage de vulgarisation en 1956, *Grandes Découvertes du XXe siècle*, véritable hymne au progrès scientifique « de l'humanité » et chante dès son deuxième paragraphe les mérites de l'énergie nucléaire.

□ De nouvelles critiques des Trente Glorieuses dans les années 1968-1974 :

- Prioritaire sur le plan intellectuel, il y a systématisation en controverse, à la fin des années 60 et au début des années 70, du débat sur les raisons de la croissance mondiale, d'après la Deuxième Guerre mondiale (cf. p. XXX), d'autant plus que certains raisonnements s'appuient sur un début de « dépression » en 1968.
- Les « libéraux », désormais explicites, dénie au dirigisme la responsabilité principale, tout au plus aurait-il orchestré, voire simplement accompagné la croissance.

□ Surtout, les libéraux soulignent désormais deux effets pervers du dirigisme à la française : la protection excessive du secteur public, quasi « fonctionnarisé », vis-à-vis de toute concurrence et la défiance générale envers l'économie de marché, lourd handicap au sein de la Communauté européenne. Ces arguments, qui redoubleront évidemment entre 1981 et 1984, ciblent aussi l'État-providence, lui préférant l'« économie sociale de marché » à l'allemande.

□ Au contraire les sociaux-démocrates, explicites ou implicites, insistent sur le caractère bénéfique de la redistribution encadrée opérée après 1945 et comparent la situation française des années 1970 d'une part au ralentissement de l'économie américaine, d'autre part au retard du Tiers-Monde, lui aussi non réglementé, enfin aux craquements perceptibles dans le système socialiste du Bloc de l'Est et de la Chine. Des tiers-**mondistes d'extrême** gauche ont un troisième point de vue : le développement des pays occidentaux, dont la France, s'explique par la prédation colonialiste puis néo-colonialiste des pays sous-développés, comme autrefois l'essor de l'Europe occidentale vis-à-vis de l'Europe méditerranéenne et celui de l'Italie du Nord par pillage et instrumentalisation du Mezzogiorno.

□ À la fin de la présente période, entre 1968 et 1972, une critique de « la croissance exponentielle dans un monde fini », débutant par la parabole du « nénuphar qui tue » (en doublant sa surface tous les jours), voit, donc sur un autre plan, le jour avec le Club de Rome, laboratoire d'idées fondé en 1968, son rapport Halte à la croissance ? (le titre français, Les Limites de la croissance aurait mieux convenu) de 1972 et l'ouvrage de Jeannine Delaunay, Halte à la croissance ? *Enquête sur le Club de Rome...* (trad. fr., Fayard, 1972, 314 p.). La « religion de l'expansion » doit s'effacer au profit, non de la « croissance zéro » comme les adversaires et les naïfs vont, à tort, dire, mais d'une croissance contrôlée pour préparer de grands équilibres écologiques, « ce contrôle variant avec les zones géographiques et le niveau de divers facteurs socio-économiques, ces grands équilibres concernant aussi bien la protection de l'environnement, que la démographie et nos productions agricoles et industrielles. » Le Club de Rome fait le procès de la croissance anarchique, soutenue par le savoir mandarinal, provoquant l'épuisement des ressources naturelles et la pollution, aggravant le fossé (gap) entre pays

développés et pays sous-développés, augmentant le désir de consommation, alors que la surpopulation menace.

□ Odette Hardy-Hémery ¹ détaille **la question de l'amiante**, « produit-phare des Trente Glorieuses », pendant lesquelles s'accumulent en France environ 73 kgs d'amiante par habitant : les années 1955-1975 sont euphoriques, cette activité industrielle est très rentable ; installées dans le Nord d'abord, les usines essaient partout en France, les créations étant amorties en six ans en moyenne. Les prises de conscience syndicales sont accélérées par Mai 68 et elles débouchent dans les années 70 sur une vision syndicale de l'environnement. Les industriels eux-mêmes, d'une certaine façon, sont auteurs de critiques : tactiquement, ils font passer la pollution atmosphérique, un problème connu depuis le début du XIXe siècle, au rang de problème public national.

□ Sur d'autres plans, après *La société bloquée* (1970) dans laquelle le sociologue Michel Crozier recensait et dénonçait certains blocages, notamment bureaucratiques, on eut les critiques formulées par René Dumont et de nouveaux assauts contre la **société de consommation et la civilisation de l'automobile**. Dumont, dans *L'Utopie ou la mort !* (Seuil, 1973, 185 p.), sans le moindre remords vis-à-vis de ses erreurs des années 40 et 50 (surtout l'obsession de l'« intensification agraire », très visible dans *Le problème agricole français. Esquisse d'un plan d'orientation et d'équipement*, Les Éditions nouvelles, 1946, 382 p., où des passages chantaient les louanges de la motorisation, qui « révolutionne la technique agricole », du remembrement et du « matériel moderne »), avec une grande violence contre Clark, le Concorde, le gaspillage, l'automobile et d'autres, il fonde, à partir de raisonnements démographiques, agronomiques et industriels, l'écologie. Quantité d'idées seront reprises, voire appliquées, par la suite, par exemple la lutte contre le gaz carbonique.

□ La même année 1973, Marco Ferreri avait tourné *La Grande Bouffe*, en 1971 dans *Trafic* Jacques Tati critiquait la circulation automobile, absurde. Par contre, **l'historiographie universitaire française fut d'une totale cécité**, cf. le petit livre de Rioux sur la révolution industrielle, le numéro des *Annales* de mai-juin 1974 sur « Histoire et environnement », dirigé, sans la moindre prise de recul et la moindre synthèse, par Emmanuel Le Roy Ladurie et ce n'est qu'en 1978 que des Britanniques font qualifier de faux problème la question du « retard » français.

¹ *Éternité et l'amiante, 1922-2000. Aux sources du profit, une industrie du risque*, Presses universitaires du Septentrion, 2005, 272 p.

Dominique Lejeune, QU'EST-CE QUE LES TRENTE GLORIEUSES ? QU'EN PENSER ?

PESSIS Céline, TOPÇU Sezin & BONNEUIL Christophe dir., *Une autre histoire des Trente Glorieuses. Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, 2013, 309 p., 24 €

Bénéficiant d'un large recul et d'une forte réflexion, *Une autre histoire des Trente Glorieuses* (2013) souligne d'emblée que les critiques étaient populaires dans le corps social mais voix couvertes, étouffées, avant 1974, contredisant l'opinion de Jean-Pierre Rioux exprimée dans *La France de l'Expansion* (p. 147 et p. 206) : « Ce doute, crié si fort en mai 1968, est désormais chuchoté chez quelques élites alarmées par leurs experts. Il n'atteint pas la majorité des Français. » Et quelques lignes plus loin la grève de Lip à Besançon était évoquée mais pas sa popularité ; les Français seraient contents de consommer ! L'autre histoire définit clairement les critiques comme une des conséquences de Mai 68, par la remise en cause de l'idée de Progrès, de la geste modernisatrice, des choix effectués, de l'idée de croissance, de l'accélération de l'utilisation des énergies fossiles, des « Trente Ravageuses », au total... Elle est histoire anthropologique (le nucléaire, l'amiante...) des effets secondaires, des dégâts du progrès, un contre-argument est le souci des écosystèmes. Les espérances de vie augmentent (voir plus haut) mais, est-il remarqué, les personnes âgées de 1974 ont été jeunes avant les Trente Glorieuses et leurs défauts environnementaux ! Pollution, prolifération des déchets, industriels, militaires, des emballages, ère du sac en plastique, pollution engendrée par les essais nucléaires ; faible équipement en stations d'épuration, diminution de la teneur en oxygène de toutes les rivières, pollution des régions rurales, par les phosphates notamment, pollution de l'air, notamment par les centrales thermiques, fluor de la Maurienne (3 500 tonnes en 1971) qui ravage la végétation, pollution automobile record (plomb, monoxyde de carbone), gaz à effet de serre, effets pervers du bon marché de l'énergie, tout cela accentué par le réchauffement de la planète, signalé pour la première fois aux États-Unis en 1965. L'autre histoire s'interroge sur le modèle agricole productiviste, qui fait consommer de plus en plus de calories fossiles (énergétiques) pour produire des calories alimentaires, qui représente en 1973 près de 18 % des émissions françaises de gaz à effet de serre, soit beaucoup plus que sa part dans le PIB ; la fin du remembrement est le symbole de l'altération des écosystèmes et de la biodiversité. Autre symbole, Grenoble, la ville « moderniste » célébrisime, est d'une pollution bien connue et redoutée dès la décennie 70, qui suit les J.O. Quant à la durée de vie des appareils électro-ménagers, elle diminue au cours de la période, à cause de la généralisation de l'obsolescence programmée ! Mais pas d'anachronisme, ajoutons-nous également : le carburant pour moteurs diesel est favorisé par les pouvoirs publics, mais en 1974 il concerne presque exclusivement camions, autocars et taxis, extrêmement peu les véhicules particuliers.

PESSIS Céline, TOPÇU Sezin & BONNEUIL Christophe dir., *Une autre histoire des Trente Glorieuses. Modernisation, contestations et pollutions dans la France d'après-guerre*, La Découverte, réédition en poche, 2015, 309 p., 12 €

Pour moitié moins cher voici la réédition au format de poche d'un livre paru en 2013 et dont j'ai rendu compte dans *Historiens & Géographes* de février 2014, pp. 317-318. Le format est réduit mais le livre conserve exactement le même texte et la même pagination. Les qualités de cet ouvrage collectif restent grandes et d'actualité, elles ont été soulignées dans un récent manuel universitaire sur l'histoire des « Trente Glorieuses », qui n'a pas manqué de discuter et compléter quelque peu un certain nombre d'idées et d'affirmations.

Conclusion :

- Qu'aurait été la République gaullienne (1958-1969) sans les 30G ? et la Rép. Pompidolienne ?
- et la guerre d'Algérie ?
- finit avec la conclusion 30G (éventuellement copier-coller et résumé)

Dominique Lejeune, QU'EST-CE QUE LES TRENTE GLORIEUSES ? QU'EN PENSER ?

Bibliographie sélective

Dominique Lejeune, La France des Trente Glorieuses, 1945-1974, Armand Colin, 2015, collection « Cursus », 192 p.



Il n'existe aucun autre ouvrage d'ensemble sur l'histoire des Trente Glorieuses, mais le livre collectif critique Une autre histoire des Trente Glorieuses (La Découverte, 2013, récemment réédité en format de poche), est vivement recommandé, de même celui de Jean-François Sirinelli, Les vingt décisives, 1965-1985 (Fayard, 2007, réédition, Pluriel, 2012, 324 p. [disponible en e-book]) et **l'album** Les Vingt Glorieuses de Bernard Chambaz & Paul Almasy (Seuil, 2007).

Dans le domaine économique et social, fondamental, on lira les excellents :
É.Alary, G.Gauvin & B.Vergez-Chaignon, Les Français au quotidien. 1939-1949, Perrin, 2006, réédition, coll. « Tempus », 2009 [disponible en e-book]
Hubert Bonin, Histoire économique de la France de 1880 à nos jours, Masson, 1988
Maurice Parodi & alii, L'économie et la société françaises au second XXe siècle, Armand Colin, 2 vol., 1994-1998
Rémy Pawin, Histoire du bonheur en France depuis 1945, Robert Laffont, 2013
Jean-François Sirinelli, Les baby-boomers. Une génération, 1945-1969, Fayard, 2003, réédition, Pluriel, 2007 [disponible en e-book]

... et on feuillettera, avec esprit critique :

F.Braudel et E.Labrousse dir., Histoire économique et sociale de la France, réédition, PUF, coll. « Quadrige », 1993, tome IV.3
J.Carré, P.Dubois & E.Malinvaud, La Croissance française, Seuil, 1972, réédition abrégée, coll. « Points », 1973, sous le titre Abrégé de la croissance française
J.F.Eck, Histoire de l'économie française depuis 1945, Armand Colin, coll. "Cursus"
P.Gauchon, Le modèle français depuis 1945, Que sais-je? n° 3649 [disponible en e-book]
J.-P.Thomas, Les politiques économiques au XXe siècle, Armand Colin, coll. "Cursus"

Pour Fourastié :

R.Boulat, Jean Fourastié, un expert en productivité : la modernisation de la France (années trente-années cinquante), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2008, 460 p.
& R.Boulat, « Jean Fourastié ou le prophète repentant », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, juillet-septembre 2006, pp. 111-123, nettement plus critique ; sa contribution dans J.-
P.Chamoux dir., Comment retrouver croissance et emploi ? Modernité de Jean Fourastié, Publisud, 2008, pp. 59-80